Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 87

Artikel: Les ennemis de la culture et leur destruction
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257044

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui ne connaît encore ni Alger, ni Tunis, est immédiatement captivé par cette couleur locale intense, par cette foule grouillante en burnous, souvent sales, mais toujours pittoresques, et cette débauche de couleurs criardes mais éclatantes et gaies, sous un soleil de feu, laisse une impression profonde.

La rue des Chrétiens s'élargit un peu vers son milieu, et forme une petite place qu'on appelle le Petit Sokko.

C'est là le centre de Tanger. Là se trouvent les bureaux de poste, l'unique café français. Là se concentre la vie de Tanger, au point de vue européen s'entend.

Les Arabes, eux, ont un autre centre bien plus curieux encore. La rue des Chrétiens se termine, au sommet d'une montée assez raide, par une jolie porte percée dans les anciennes murailles. Derrière cette porte se trouve une vaste place en pente qu'on appelle le Grand Sokko.

Lorsqu'on arrive là un matin, c'est bien le spectacle le plus abracadabrant qu'on puisse imaginer. Le marché qui s'y tient vous révèle instantanément tout un coin de la vie arabe. La foule qui s'y presse est énorme. Bêtes et gens, ânes et chameaux, acheteurs et marchands, tout cela se mêle, se heurte, crie, jure, hurle et se démène. C'est une confusion, un vacarme, un pêle-mêle, une bousculade extraordinaires, un mélange de choses sales mais d'un pittoresque singulier. Ce qui se vend sur cette place est peu ragoûtant, et les mains qui vous l'offrent connaissent fort peu le savon. Mais c'est un régal pour les yeux de voir ce bariolage extrême, ce mouvement, cette vie intense.

Le contraste est absolu si vous montez à la Kasba. Là, c'est la ruine, le silence, le désert. La Kasba, c'est-à-dire château fort, est entourée de murailles qui s'effondrent de place en place. Les forts démantelés s'ouvrent lamentablement et leurs murs se lézardent. Le palais du sultan est un bouge; la prison vaut au moins le palais ; quand au harem, où les dames seules peuvent entrer en payant le gardien, il est vide depuis longtemps. Les odalisques, s'il y en a encore, ont été évacuées sur Fez, à l'abri des regards audacieux de ces chiens de roumis.

Mais de la Kasba on a, sur la ville de Tanger et sur la rade, une vue admirable.

Actuellement, Tanger est peu de chose et les intérêts français n'y sont pas très considérables. Ils s'accroîtront sans doute le jour où Tanger sera un véritable port, où le Maroc s'ouvrira aux produits du Continent, où des débouchés sérieux et sûrs s'y formeront. Mais la question de Tanger est tout à fait accessoire. Ce qui fait que le Maroc est important pour la France, c'est qu'il est mitoyen avec l'Algérie.

L'Algérie qui reste à l'état de conquête, où nos voisins comptent non point des égaux mais des sujets, où ils se donnent comme les protecteurs de l'Islamisme, est constamment menacée par l'infiltration du Maroc, où se réfugient tous ceux que gêne la civilisation française, tous ceux que l'on a dû refouler. Il faut, pour la sécurité française sans cesse menacée, et que d'énormes sacrifices annuels seuls peuvent garantir, il faut que le Maroc cesse d'être un foyer permanent de pillage et d'insurrection. L'avenir de la France africaine en dépend.

— Bon appétit, Monsieur le professeur !

— Bon appétit !

Et Vignal reprit le chemin du village. La brume matinale achevait de s'effilocher en flocons légers. L'odeur de l'herbe fraîche, des fleurs nouvelles devenait plus pénétrante. Sous le soleil montant, le paysage s'épanouissait dans toute sa gloire printanière. Mais Vignal n'y prêtait plus attention. Les paroles du garde venaient de dissiper tout à coup sa griserie.

Il songeait avec amertume qu'on ne remonte pas le cours de la vie. La triste image de Line courbée, vidée, méconnaissable, le forçait à un mélancolique retour sur lui-même. Pas d'illusion à se faire. Lui aussi était vieux, lui aussi avait changé, et quoique l'existence lui eût été plus douce qu'à son amie d'autrefois, lui aussi marchait vers l'inévitable déclin.

Et ce fut d'une voix mouillée de larmes qu'il murmura, avec un dernier regard vers la maison de Line :

— Adieu, jeunesse ! Adieu, printemps ! Adieu, Fleur-de Mai !

Adolphe Ribaux.

Fin

Trop savant !

— J'crois qu'y en a, de la lettre, aujourd'hui, ricana la petite bonne en offrant à sa maîtresse le plateau chargé du volumineux courrier du jour de l'an.

Il y avait six semaines de Mme de Maubert avait ramené de la campagne la fille d'un de ses fermiers pour en faire une femme de chambre, et Césarine n'était pas encore très stylée.

— Je vous ai déjà dit, mon enfant, qu'il ne faut faire aucune observation quand vous avez quelque chose à me remettre, dit Mme de Maubert en fourrageant sur le plateau. Tenez, voilà une lettre pour vous ; vous me direz comment vont vos parents.

Elle était superbe, cette lettre, et tout imprégnée de parfums de terroir.

Dans un brillant encadrement de roses très rouges, aux feuilles très vertes, alternant avec des colombes très blanches picotant des cœurs très roses, s'étalait l'adresse, vrai chef-d'œuvre d'écriture moulée.

A Mademoiselle,
Mademoiselle Césarine Julia Bouningou,
femme de chambre chez Mme la comtesse de Maubert, propriétaire, résidant actuellement au numéro 248 de la rue de Grenelle,
A Paris,
département de la Seine, France.

Faute d'espace, la dernière ligne empiétait bien un peu sur le cadre de l'enveloppe, mais l'ensemble était, en somme, des plus réjouissants à l'œil et justifiait l'empressement avec lequel Césarine s'empara de son trésor pour en aller savourer le contenu à l'office. Elle en riait d'avance, la petite bonne !

Soudain, tout en larmes, Césarine rentra au salon ; elle poussait des plaintes bruyantes :

— Hélas ! hélas ! Madame, quel grand malheur !

— Qu'est-ce donc ?

— Ma pauvre maman qui est morte !

— Est-ce possible ? Hier, votre père m'envoyait son terme de Noël et me disait que tout allait bien !

— Elle est pourtant bien morte, ma pauvre chère maman ! Madame n'a qu'à lire..... Hélas ! Elle est trépassée et j'la verrai plus !.....

Mme de Maubert, très émue, prit la lettre. Celle-ci ne laissait aucun doute sur le fatal événement, quoiqu'elle n'en précisât aucun détail. Le frère de Césarine avait eu le tort de choisir, pour l'annoncer, un papier aussi galant que l'enveloppe, et son chagrin filial s'épanchait à l'aise entre les roses, les tourterelles et les cœurs.

Ma chère sœur,

Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur sensible. La mort impitoyable vient de ravir à notre tendresse celle qui, après nous avoir donné le jour, reçut de la nature le soin de nous fournir, avec la nourriture du corps, celle du cœur et de l'esprit. O mort aveugle ! qui donc a désigné à ta fureur notre tendre et vénérée mère ? Le respect et l'amour dont nous l'entourions ne devaient-ils pas la défendre contre ta faux cruelle ? Mais nos larmes n'ont pu t'attendrir, et notre mère est partie recevoir aux Champs Elyséens la juste récompense de ses vertus. Elle a cessé de vivre hier soir, et sa dernière parole a été pour bénir ses enfants. Sois forte contre la douleur. L'inhumation aura lieu après-demain et nous espérons que rien ne t'empêchera d'y venir pleurer avec nous.

Je suis, avec une profonde tristesse,
Ton frère pour la vie,
Auguste Bouningou.

— Pauvre maîtresse Bouningou, pensait Mme de Maubert, elle méritait une autre oraison funèbre ! Je ne supposais pas notre maître d'école assez sot pour dicter pareille ineptie à un de ses élèves dans le chagrin !

Toutefois, elle aussi, elle dut se rendre à l'évidence : il ne lui restait qu'à faciliter à la petite bonne les moyens de remplir son devoir.

(A suivre.)

Les ennemis de la culture et leur destruction

Les courtilières. — Les chenilles (pyrales de la vigne, du pommier, du prunier).

La courtilière, qu'on appelle aussi taupe-grillon, oigale, perce-chaussée, est un très malfaisant insecte qui vit sous terre et y creuse dans toutes les directions des galeries sur le trajet desquelles toutes les racine sont détruites. Nous allons indiquer les meilleurs moyens à employer pour les détruire :

Avant de travailler le sol, donnez-lui, le soir, un bon coup de râteau afin de rendre la surface propre et nette. Roulez ensuite la terre et battez-la en l'arrosant légèrement si elle vous paraît trop sèche. Pendant la nuit, les courtilières creusent de nouvelles galeries qu'on apercevra le lendemain matin. Vous découvrirez alors avec le doigt les galeries horizontales toutes fraîches qui conduisent aux galeries adjacentes où sont réfugiées les courtilières et, au moyen d'un arrosoir, vous versez dedans de l'eau de savon un peu forte, tiède. L'insecte sortira affolé de sa galerie et on pourra facilement l'écraser.

On peut encore verser dans les trous des courtilières un mélange d'eau et d'huile.

Un excellent procédé, préconisé par M. Rohart, consiste à mettre dans le sol fréquenté par les courtilières des capsules cubiques de gélatine renfermant du sulfure de carbone. L'humidité détruira l'enveloppe de gélatine et le liquide s'échappant asphyxiera les insectes.

Si l'on n'a pas le moyen de se procurer des capsules de gélatine, on peut néanmoins employer le même procédé. On creusera alors entre chaque rangée de plantes et à

une certaine distance d'elles, des trous profonds de quelques centimètres dans lesquels on versera du sulfure de carbone à la dose de dix à quinze grammes par mètres carré.

On peut enfin, mettre, dans un coin de la culture, des feuilles ou un paillasson humide. Les courtilières s'y réfugieront pendant la nuit et, le matin venu, on pourra facilement les détruire. Le fumier de cheval entassé entre les plantes cultivées dans les trous de trente centimètres de profondeur est encore préférable, les insectes affectionnant particulièrement cet abri.

Mais ce qu'il importe surtout de faire, c'est de détruire les nids où la femelle pond au moins deux cents œufs dont aucun n'avortera. C'est toujours dans un endroit découvert, bien exposé au soleil, qu'on trouvevra le nid qui consiste en une cavité du volume et de la forme d'une pomme et qui est placé environ à dix centimètres au dessous du sol. Les parois sont faites de terre durcie, Les œufs gros comme des grains de chènevis et d'un jaune verdâtre. Les larves en sortent au bout de trois semaines, c'est-à-dire du 10 au 15 juillet. C'est à ce moment, ou plutôt quelques jours auparavant, que la chasse doit être faite. A ce moment, la sortie du trou de la courtilière est bien nette. On creuse donc un peu en avant de ce trou au moyen d'une bêche, on enlève la terre par tranches minces pour ne pas éparpiller les œufs et on ramasse ceux-ci pour les détruire. Il est sage d'avoir auprès de soi un seau d'eau bouillante, car s'il arrivait que les œufs fussent éclos, les larves, très agiles se disperseraient. On les mettra dans l'impossibilité de s'enfuir en les aspergeant d'eau bouillante.

— Les ravages causés par les chenilles sont considérables, qu'il s'agisse des bombyx, des pyrales, des teignes, des noctuelles, etc. Ces divers insectes rongent, en effet, toutes les feuilles d'un arbre ou d'une plante, empêchent toute fructification et peuvent entraîner la mort rapide.

Le meilleur remède contre la pyrale de la vigne consiste à ébouillanter la souche en hiver afin de détruire la larve et de faire au printemps, pendant la floraison, l'épandage d'un mélange de quatre-vingts pour cent de soufre et de vingt pour cent de naphtaline.

La destruction de la pyrale du pommier ou du prunier est fort difficile. On ne peut guère compter que sur les moyens préventifs. C'est ainsi que nous conseillerons de ne pas laisser séjourner au pied des arbres les fruits tombés et attaqués. Il est bon d'arroser le sol où des fruits atteints sont tombés, avec de l'eau bouillante, et le pied de l'arbre avec de l'eau contenant un dixième de sulfo-carbonate. On peut encore badigeonner le fruit attaqué avec une dissolution de tabac.

D'une manière générale, contre la chenille fileuse, il faut supprimer les brindilles auxquelles sont attachés les nids ou bien encore appliquer sur ceux ci un corps gras liquide tel que du pétrole, au moyen d'un pulvérisateur. Le mélange suivant est excellent : Eau : 100 grammes ; pétrole : 3 gr. : savon : 3 gr.

Contre les chenilles vertes, il faut frapper les branches avec un morceau de bois entouré d'un manchon en étoffe afin de ne pas meurtrir l'arbre ; les chenilles tomberont à terre, et on pourra les ramasser ou les faire détruire par les volailles qui en sont friandes.

Il sera nécessaire de badigeonner le tronc de l'arbre soit avec la solution indiquée plus haut, soit avec un mélange d'huile de lin et de résine qui empêchera les chenilles de remonter.

PIERRE POUZOLS,
Professeur d'agriculture.

Hygiène infantile

Le carreau chez les enfants. — Les yeux.

Connaissez-vous rien de plus laid qu'un enfant qui a un gros ventre ? Voyez-le marcher : il se déplace lentement, les jambes écartées comme un canard. Ces jambes grêles, en fuseau, ne le soutiennent pas et fréquentes, plus ou moins graves, sont les chutes.

Cet état fait le désespoir de beaucoup de mères. Tous les jours je les vois venir désolées dans mon cabinet, et elles me disent :

— Mais enfin, docteur, pourquoi mon enfant est-il ainsi, alors que le petit Pierre ou le petit Paul est de formes harmonieuses ? Pourquoi ?

Parce que vous vous êtes obstinées à donner à boire au bébé dès qu'il criait... Parce que vous lui avez donné prématurément des aliments indigestes... Parce que vous l'avez gavé de quantités trop fortes de lait dans le biberon... Parce que vous n'avez pas exercé une surveillance suffisante sur la nourrice qui avait emporté votre bébé ou qu'ignorante vous n'avez pas su reconnaître à temps le mal et enlever le nourrisson à cette mercenaire.

Les enfants qui ont ces ventres de pacha sont, en général, des criards. Ils braillent parce que leur digestion est pénible et douloureuse. Si on n'opère pas des réformes énergiques dans leurs habitudes alimentaires ils ne tardent pas à être pris de carreau.

Les enfants atteints du carreau relèvent, en général, d'un type nettement caractérisé. Ils ont une grosse tête, des jambes grêles, une poitrine de poulet. Leur ventre, tendu comme un tambour, est sillonné de veines bleuâtres et douloureux à la pression. Ils ont plus souvent la diarrhée que la constipation. Au point de vue intellectuel, ils sont retardés. Au point de vue moral, ce sont des tristes, des grincheux, des irritables par suite du développement de leur système nerveux.

Le carreau n'est pas une maladie spontanée comme une fluxion de poitrine ou une angine. L'ignorance des mères — cette ignorance que je ne cesse de combattre dans la *Mère et l'Enfant* — en est cause et aussi la bêtise proverbiale des nourrices.

Le carreau est la maladie des enfants qui, au lieu de boire du bon lait, ont été soumis au régime des soupes et des pansdes grossières ou à l'usage de la viande qu'ils n'ont pas mâchée.

Sous prétexte de fortifier ces petits misérables — misérables d'avoir été trop nourris ! — on leur donne du vin de quinquina ou de gentiane, du Banyuls, du St-Raphaël, du sirop d'iodure de fer ou de l'huile de foie de morue. Les lectrices qui suivent mon enseignement de la *Mère et l'Enfant* savent tout le bien que je pense de ce dernier médicament, mais enfin il y a un temps pour tout. Excellente dans la première enfance — sauf en été — l'huile de foie de morue n'est pas digérée par les bébés. Ce qu'il faut à ces petits, c'est la suppression des aliments grossiers et substantiels, cause initiale du mal, c'est la régularité mathématique des repas avec interdiction de tout aliment, de toute friandise intercalée, c'est une nourriture douce, assimilable, le retour au lait, aux fécules légères, telles que la *Phosphatine* et la *Galactina*, c'est la limitation rigoureuse des quantités alimentaires qui resteront toujours au-dessous de l'appétit du bébé...

L'enfant atteint du carreau a-t-il soif ? — soif due à la fièvre — on se gardera de l'abreuver d'eau d'orge, de tilleul ou d'eau sucrée qui ne font qu'augmenter, de plus en plus, le volume du ventre. Un breuvage excellent pour eux c'est la macération de café faite à froid qu'on leur administre, suivant l'âge, par cuillerées à bouche ou cuillerées à café.

Ce qu'il faut soigner tout spécialement chez ces petits malades, c'est la peau. On activera sa langueur par des frictions sèches aromatiques ou par des lotions excitantes et parasiticides, faite avec moitié eau et moitié coaltar saponiné Le Bœuf. Quelques bains avec décoction de plantes aromatiques (sauge, lavande, mélisse, etc.) fortifieront l'enfant. Le soleil qui fait courir les globules dans les vaisseaux reste par excellence le régénérateur de ces appauvris.

* * *

Voici la saison où les yeux des enfants sont le plus exposés. C'est le moment des déplacements. Il suffit d'un grain de poussière un peu volumineux, d'une escarbille en wagon ou en bateau à vapeur pour troubler immédiatement l'action visuelle.

D'autre fois, ce sont des parcelles d'acier qui sautent dans l'un des yeux ou c'est tout simplement un cil qui se détache de la paupière.

Deux cas peuvent se présenter alors : ou le corps étranger rester à la surface de la cornée ou, par suite de sa force de projection, il pénètre dans l'œil même.

Il faut noter que, quand des accidents de ce genre se produisent, on est souvent en voyage, loin de son domicile et privé de son médecin. Et pourtant, il faut agir vite, car l'œil ne tarde pas à s'enflammer et les paupières irritées frottant sur le corps étranger sont la cause de douleurs atroces.

La tendance d'enfants ainsi atteints est de se frotter furieusement les yeux. De ceci, il faut les empêcher absolument, sous peine d'aggravation de l'état et risque de pénétration plus profonde du corps étranger.

Pour calmer la brûlure et le larmoiement de l'œil, il faut prendre dans sa valise soit un mouchoir de batiste, soit cette gaze antiseptique d'un usage si pratique et qu'il ne faut jamais oublier d'emporter. Si on a eu la bonne précaution de prendre aussi avec soi de l'eau bouillie, comme je l'ai souvent recommandé, on est à demi-sauvé ! On n'a qu'à tremper une compresse de batiste ou gaze dans l'eau et l'appliquer sur l'œil sans le comprimer.

Ce pansement sommaire permet d'attendre l'examen médical dans le cas où on n'a pu le faire soi-même. Il faut savoir que, plus on intervient tôt et mieux cela vaut, car l'œil est un organe des plus sensibles et ne peut contenir un corps étranger, fût-ce un grain de poussière, sans entrer en révolte.

Avec de bons yeux et un peu de sang-froid, on arrive à trouver et chasser le corps du délit.

Voici comment on procède :

On place l'enfant devant une fenêtre largement ouverte, on regarde minutieusement le globe de l'œil, puis on abaisse la paupière